



Claire  
KRUST

LES NEIGES DE  
L'ÉTERNEL

actusf

**CLAIRE KRUST**  

---

**LES NEIGES  
DE L'ÉTERNEL**  
**(EXTRAIT)**

Ouvrage sous la direction de Jérôme Vincent

© **Éditions ActusF**, collection Les Trois Souhais, août 2015  
45, chemin du Peney, 73000 Chambéry  
[www.editions-actusf.fr](http://www.editions-actusf.fr)  
ISBN : 978-2-917689-92-9 // EAN : 9782917689929



**Partie I**

**La fille  
qui chevauche**

## 1.

La lumière blanche d'un jour terne filtrait par la porte entrebâillée. L'ouverture ne permettait d'entrevoir que le tatami immaculé et l'angle du futon. La paroi de papier qui constituait le *shoji* ne laissait, elle, distinguer que quelques silhouettes semblables à celles des théâtres d'ombres.

L'adolescente, recroquevillée sur elle-même, approcha la tête de l'ouverture le plus discrètement possible. Elle retint sa chevelure d'une main avant que celle-ci ne touche le sol, craignant que le bruissement ne suffise, dans le silence, à trahir sa présence. L'espace n'était toutefois pas suffisant pour qu'elle perçoive grand-chose de la chambre. Cette dernière, située au troisième étage du donjon, était aussi vaste que se devait de l'être celle de l'héritier de l'illustre famille. Yuki recula un peu et se tordit à demi le cou en essayant de trouver un angle plus propice, jusqu'à ce que son regard tombe sur la main de son frère.

Elle était immobile, dans sa blancheur, simplement posée sur le futon. Elle aurait pu se confondre dans les draps blancs tant elle était pâle. La longueur et la finesse des doigts, la minceur du poignet, tout évoquait une féminité et une fragilité qui auraient pu paraître déplacées chez un garçon, mais qui lui avaient conféré au contraire une aura de pureté et de noblesse.

La main autrefois pleine de vie n'avait plus que la peau sur les os. Ses doigts décharnés rappelèrent à Yuki les brindilles

qu'elle s'amusait à briser dans un bruit sec lorsqu'elle était plus jeune. Elle s'imagina un court instant qu'il s'agissait des doigts de son frère. Crac.

Un froissement de tissu attira l'attention de l'adolescente, la faisant sursauter. Elle recula instinctivement, se cachant de l'autre côté de la porte, attendant avec anxiété que quelqu'un vienne la déloger. Le kimono de sa mère ou du guérisseur, glissant sur les tatamis, était certainement à l'origine du bruit. Yuki crut distinguer un bout de tissu blanc par terre, blanc comme la couleur des vêtements funéraires. Elle entendit un soupir puis une voix féminine et lasse s'éleva :

— Est-ce qu'il vivra ?

— Je l'ignore madame, mais j'ai peu d'espoir.

Les poings de Yuki se crispèrent alors que résonnait la réponse de l'homme. Sur la main de son frère, une autre se posa, plus petite, plus marquée par les ans. Et pourtant elle rappelait à tel point la première qu'elle semblait être sa jumelle. Yuki reconnut la main de sa mère et devina aux légers tressaillements qui la parcouraient qu'elle devait être en train de pleurer.

— ... Il ne va pas se réveiller ?

Le guérisseur ne fournit aucune réponse et Yuki perçut à nouveau le bruissement du kimono blanc. Un sanglot le suivit puis une lamentation.

— Ouvre les yeux, réveille-toi... ! Ton père va bientôt rentrer, il faut... il faut que tu sois là pour le voir, il faut que tu puisses l'accueillir. Et puis, ça ira mieux, hein ?

— Madame, ne l'agrippez pas comme ça, madame...

— S'il vous plait, s'il vous plait, dites-moi qu'il vivra jusqu'au retour de son père, qu'il puisse lui dire adieu.

Après la révolte venaient la résignation et la supplication. Un schéma devenu habituel. Yuki devina dans l'instant de silence qui suivit que la réponse du guérisseur était un mensonge.

— Oui madame, je pense que oui.

Mais sa mère y croirait sûrement, portée par l'espoir autant que par l'affliction. Sa main, sur celle de son fils, se resserra davantage. Yuki décida de mettre fin à son espionnage et repartit aussi discrètement qu'elle était arrivée. Elle avait revu son frère – si le simple fait d'avoir aperçu sa main signifiait qu'elle l'avait vu – et c'était tout ce qu'elle désirait.

Le long couloir qui séparait la chambre du reste de l'étage était toujours aussi vide et un froid hivernal y régnait. Yuki, à petits pas, se dirigea vers les escaliers de bois. Elle croisa deux servantes sur le chemin, qui ne la remarquèrent pas, et écouta un instant leur conversation.

— ... la mort du garçon, ils n'auront plus d'héritier.

— Et madame qui ne peut plus porter d'enfants... Tu crois que la petite maîtresse héritera ?

— Impossible, le seigneur vient d'une lignée trop traditionaliste, il lui faut un héritier mâle. Ou il adoptera un autre fils, ou il répudiera sa femme et en prendra une autre.

Leurs propos firent frissonner Yuki mais elle demeura dans l'ombre et attendit que les servantes se soient éloignées pour poursuivre son chemin. Si elle n'avait pas souhaité se hâter, elle aurait pris un plaisir cruel nourri par ses ressentiments à les surprendre puis à les disputer.

Yuki ne parvint toutefois pas à éviter l'ensemble du personnel qui arpentait les couloirs à cette heure matinale. Les

servantes qui la croisèrent s'inclinèrent, certaines insistèrent pour qu'elle regagne sa chambre et s'y tienne sagement, mais Yuki les rabroua en prétextant souhaiter prendre l'air dans l'une des cours intérieures. On la laissa passer – elle était fille de Daimyô, après tout – et elle gagna le bas du donjon sans que quiconque insiste pour l'accompagner. De là, elle prit le chemin de l'écurie, le menton haut et l'expression impavide. On s'inclina à nouveau devant elle et le maître palefrenier s'approcha dès qu'on lui signala sa présence.

— Le cheval de mon frère est-il prêt ?

— Oui, jeune maîtresse.

Il effectua un signe bref en direction de l'un de ses subordonnés qui apporta immédiatement un magnifique étalon noir, le tenant par la longe. Comme elle l'avait préalablement ordonné, la selle choisie était de facture simple et rien, à première vue, ne le distinguait d'une monture de commerçants ou de voyageurs. Le palefrenier émit l'hypothèse d'un désir de discrétion et se tut.

Le frère de Yuki lui avait appris à monter convenablement et, bien qu'il fût très grand pour elle, le cheval du jeune homme était aussi parfaitement dressé et habitué à sa présence. Elle s'approcha et lui caressa doucement l'encolure. On prenait soin de l'animal aussi efficacement que si son propriétaire légitime était en état de le monter, constata-t-elle avec soulagement ; il avait été étrillé et ses fers étaient neufs.

Le palefrenier s'approcha au premier geste qu'elle fit dans sa direction et l'aida à grimper sur le dos de la bête.

— Êtes-vous certaine de ne pas désirer d'escorte ?

— Je veux simplement dégourdir les pattes du cheval de mon frère, vous savez que l'on se promenait souvent ensemble. Personne ne saura qui je suis.

Elle sentit le scepticisme de l'homme, mais il n'y avait personne pour contester ses ordres en l'absence de son père et de sa mère, qui ne quittait quasiment plus le chevet de son fils. De plus, dans cette région pacifiée, il était peu probable, si ce n'était insensé, d'imaginer que quelqu'un puisse en vouloir à la vie d'un membre de la famille du Daimyô. Même si, d'aventure, elle était reconnue, elle serait sans doute simplement reconduite au château.

Yuki avait craint que l'étalon ne résiste, qu'il ressente ses intentions et refuse de la laisser faire. Elle ne l'avait jamais monté seule, lui obéirait-il alors que son maître se mourrait ? Malgré son angoisse, il ne piaffa pas ni ne rejeta Yuki, qui sentit la force de la bête l'envahir et la conforter dans sa décision.

Le maître palefrenier s'approcha pour régler les étriers à sa hauteur, vérifiant une dernière fois la solidité des autres sangles par habitude et par mesure de prudence. L'étalon s'ébroua légèrement. Cela faisait longtemps, sans doute depuis que son maître était tombé malade, qu'il n'avait pas eu réellement l'occasion de se dégourdir les pattes.

Yuki laissa l'homme saisir la longe et la guider jusqu'à la porte de l'écurie, où elle lui signifia d'un geste sec qu'elle se débrouillerait sans lui à partir de là.

— Faites une bonne promenade, lui souhaita-t-il en s'inclinant.

L'adolescente se contenta de lui jeter un bref regard avant de talonner légèrement l'animal et de quitter l'écurie pour se

diriger ensuite vers la grande porte du château. Il s'agissait de l'unique voie permettant d'entrer ou de quitter la forteresse. Deux murs de plus de trois mètres de haut y étaient disposés en angle droit et la porte en elle-même se composait de lourds panneaux de bois renforcés par une coque de métal. Elle était gardée par plusieurs guerriers, qui saluèrent la fille du Daimyô sur son passage, mais ouverte à cette heure de la journée.

Yuki lutta pour conserver son impassibilité alors qu'elle la franchissait. Elle sentit ses lèvres trembler sous l'angoisse, ses mains se crispent sur les rênes, mais il faisait trop froid pour que quiconque, s'il l'avait remarqué, mette ces réactions sur autre chose que l'hiver glacial. Un unique chemin descendait de la colline et traversait le petit bois, avant de se scinder en trois. Elle emprunta celui qui menait droit vers le sud. Le bois prit fin, dégagant un chemin rectiligne sur plusieurs kilomètres, et elle en profita pour lancer l'étalon au galop, se cramponnant à lui de toutes ses forces et puisant son courage dans la puissance qu'il irradiait.

La route était peu utilisée, à cette heure matinale et à cette période de l'année, aussi Yuki parvint sans encombre et en une vingtaine de minutes en vue du carrefour. Le cœur battant d'appréhension – et s'il avait décidé de ne pas venir ? – elle s'en approcha doucement puis aperçut avec soulagement la silhouette d'un jeune serviteur du château.

Il tenait à la main un sac de toile conséquent qu'elle reconnut. Il avait l'air un peu mal à l'aise, presque apeuré.

— Tout est là ? demanda-t-elle d'une voix impérieuse.

— Oui.

Elle prit le paquet qu'il lui tendait pour vérifier son contenu. Elle y trouva de la nourriture pour quelques jours, de l'eau, de quoi soigner une blessure bénigne, des vêtements de rechange ainsi qu'une bourse. Elle divisa cette dernière en deux, en cacha une partie dans son kimono et laissa l'autre dans le sac. Elle rendit ensuite ce dernier au garçon et lui ordonna de l'accrocher solidement à la selle de l'étalon. Pendant ce temps elle défit sa coiffure, révélant une longue chevelure noire qu'elle trancha mèche par mèche à l'aide de son poignard. Elle n'emportait pas d'autres armes que celui-là, la silhouette d'un sabre aurait obligatoirement attiré une attention indésirable.

— Qu'est-ce que vous faites ?

Yuki ignore la stupeur choquée du serviteur et releva ses cheveux en queue de cheval à l'aide d'une fine lanière, à la manière des garçons. Ses vêtements étaient neutres, faits de tissus simples et rugueux, et suffisamment amples pour cacher ses formes naissantes. À presque quatorze ans, elle était petite et n'avait encore rien d'une femme.

— Vous n'allez pas changer d'avis ? reprit-il. Le voyage va être difficile avec ce froid. Je ne sais pas où vous souhaitez aller sans rien dire à personne, mais ça devrait attendre.

L'adolescente lui jeta un regard glacial, perfectionné par les années. Il baissa les yeux et ne posa pas davantage de questions.

— Votre mère enverra des gardes vous chercher et me soupçonnera, marmonna-t-il toutefois.

— On ne te soupçonnera pas si tu ne dis rien, rétorqua-t-elle avec agacement. Tu n'as parlé de ceci à personne, n'est-ce pas ?

— Non, non.

— Ne dis rien, quoi qu'il arrive.

Le garçon se mordit la lèvre, visiblement peu convaincu. Seul l'appât du gain l'avait poussé à aider la fille du Daimyô en personne dans sa folle entreprise, car sa mère peinait à subvenir aux besoins de ses frères et sœurs. L'enjeu en valait-il la chandelle ? Il était trop tard pour faire demi-tour. Il commença toutefois à regretter de s'être laissé embarquer dans cette histoire, et ce malgré le montant qu'il allait pouvoir tirer des bijoux en jade et autres pierres précieuses que Yuki lui avait donnés.

Cette dernière vérifia rapidement que son sac était bien attaché puis lança un regard de remerciement froid vers le serviteur, qui se contenta de s'incliner en retour. Lorsqu'il redressa le buste, elle était partie.

## 2.

Le domaine du seigneur se situait au sommet de la colline, offrant une vue imprenable sur la ville en contrebas et les vastes plaines aux alentours. Le tout, y compris les quelques villages égrenés dans les kilomètres suivants, appartenait au fief du père de Yuki. Celle-ci avait toutefois rarement quitté le château depuis que son frère était tombé malade, excepté lors des sorties officielles. À peine un an plus tôt ils galopèrent ensemble dans la région. Il lui avait même promis que, la prochaine fois, ils se rendraient à la foire d'été.

La ville était en paix depuis que le Daimyô avait accepté les conditions du Shogun, le nouveau général et maître du pays, contrairement à beaucoup d'autres seigneurs. Ces derniers s'entretenaient dans des guerres sanglantes un peu plus au nord tandis que le Shogun tentait de contrôler la situation. Mais cela prendrait du temps. Pour l'heure il avait ordonné, pour ne pas que ses vassaux puissent se rebeller contre lui, que ces derniers vivent à la résidence shogunale une année sur deux, souvent accompagnés de leur famille gardée en otage. Ainsi le père de Yuki avait-il gagné la capitale, prêtant par la même occasion son aide au général afin de soumettre les seigneurs récalcitrants. La seule raison pour laquelle sa famille n'avait pas eu à le suivre était l'état de santé du fils aîné.

L'adolescente emprunta le chemin des montagnes et du sud. Quitter la ville et s'éloigner de ses carrefours bondés ne prit

guère de temps et bientôt la route s'étalait longiligne, presque jusqu'à l'horizon, saupoudrée de la neige fraîche tombée le matin même.

Lorsque la mère de Yuki remarquerait son absence et enverrait les gardes, ces derniers la soupçonneraient sans doute d'avoir pris la route du nord pour y chercher son père. Dans le cas contraire, elle serait exposée. S'il était courant pour les commerçants ou les voyageurs de posséder un cheval, la qualité du sien la ferait remarquer. Le choisir n'avait pas été très raisonnable, mais c'était le seul qu'elle ait jamais monté et marcher jusqu'aux montagnes aurait pris beaucoup plus de temps. Un temps dont elle savait ne pas disposer.

Si tout se passait bien, la route serait directe et le voyage durerait moins d'une semaine. Sur la carte en peau d'agneau le tracé semblait même simple, presque enfantin. Une courbe douce et noire sans le moindre obstacle. Si l'homme qu'elle cherchait s'était trouvé au nord, le voyage aurait été singulièrement plus complexe, l'obligeant à traverser des villes autrement plus grandes, des territoires autrement plus dangereux et des domaines en pleine querelle. Outre les seigneurs en guerre, des hordes de bandits et de voleurs hantaient les plaines et attaquaient les caravanes qui n'avaient d'autres choix que de les emprunter pour atteindre la capitale.

Le vent glacé la fit frissonner. N'était-ce pas là l'âme d'un mort qui venait de la traverser ?

Yuki chassa son angoisse du mieux qu'elle put, mais la blancheur de la neige lui remémora la main de son frère. Elle ne parvenait pas à se rappeler quoi que ce soit d'autre, comme si l'image de son visage souriant et en pleine santé s'était

irréremédiablement effacée de ses souvenirs. Elle n'avait plus osé pénétrer dans la chambre de son aîné depuis qu'il était tombé malade, n'ayant pour écho de son état que les sanglots et les plaintes de sa mère. Elle fuyait dès qu'elle entendait le jeune homme gémir ou tousser et ne franchissait même pas le seuil de la pièce. Son corps se bloquait dès qu'elle tendait la main pour faire coulisser la porte.

L'adolescente expira et un nuage de fumée cristallin s'échappa pour s'entortiller dans l'air.

La première ville qu'elle traversa, en début d'après-midi, s'appelait Laruku. Arc-en-ciel. Le nom poétique laissait espérer un endroit prospère et plein d'espoirs.

Elle y pénétra par une large rue qui permettait aisément le passage des caravanes et des grands attelages. La ville était beaucoup plus petite que celle qui jouxtait la forteresse de son père. Les bâtisses étaient nombreuses et étroites, presque entassées les unes contre les autres. Dans la rue les badauds, les charrettes, les palanquins, les ânes et les chevaux abondaient. Elle avait craint que l'étalon n'échappe à son contrôle confronté à ce genre d'agitation, mais il avait été bien dressé et garda son calme. Yuki tenta alors de maîtriser sa curiosité grandissante et son émerveillement. Elle s'était presque attendue à ce que les gens portent des vêtements différents des siens et arborent des traits singuliers. Mais elle n'était pas encore très loin de chez elle – en réalité, Laruku appartenait au fief de son père – et tous ceux qu'elle croisait portaient le kimono traditionnel. Elle aurait bien aimé rencontrer quelques femmes portant ces hanboks colorés revêtus par les aristocrates du nord, et qu'elle avait pu admirer dans certains livres.

Il régnait dans la ville une atmosphère grouillante d'animation et de vie, d'odeurs puissantes et de bruits assourdissants, de voix et de mouvements qui juraient avec le calme plein de dignité et de restrictions dans lequel l'adolescente avait vécu toute sa vie. Yuki ne sut comment s'y retrouver et comprit que les livres ne disaient pas tout. La multitude était en soi l'un des éléments les plus impressionnants. Alors qu'elle remontait assez lentement l'avenue centrale, se laissant guidée par le flux des badauds, elle rencontra les premiers artistes de rue qu'elle ait jamais vus. Malgré le temps qui la pressait elle ne put résister à la curiosité de s'arrêter quelques instants, attirée par les vêtements colorés et la musique entraînante qui résonnait.

Elle dominait la scène du haut de son étalon, ce qui lui permettait de jouir pleinement du spectacle. Trois acrobates évoluaient sur la place dans un espace restreint par le cercle que les curieux décrivait autour d'eux, accompagnés par trois musiciens qui jouaient plus ou moins habilement du changgo, un tambour double porté en bandoulière, ou du taegum, une flûte traversière en bois de bambou. Nombre de spectateurs se balançaient d'un pied à l'autre au rythme de la musique, levant les bras au-dessus de leur tête, tandis que d'autres passaient sans regarder. Les instruments en question n'étaient pas locaux et devaient provenir des provinces du nord. Yuki n'en avait jamais vu de tels.

L'extravagance du spectacle différait de la rigueur stricte des acteurs que le seigneur faisait parfois venir dans le domaine et qui jouaient dans la cour des pièces d'opéra ou de théâtre classique. Les acrobates rivalisaient d'adresse, enchaînant sauts de mains improvisés et sauts périlleux. L'un d'eux retomba

agilement sur ses pieds et rebondit comme s'il était monté sur ressort avant de lancer d'une voix forte et d'un large sourire :

— Les meilleurs saltimbanques de la ville, en voulez-vous, en voici ! Si quelqu'un pense pouvoir faire mieux qu'il vienne le prouver !

Comme si cette phrase était le signal de la fin du spectacle, un bon nombre de spectateurs commencèrent à jeter des pièces aux pieds des saltimbanques, alors que d'autres se contentaient de tourner les talons. Yuki, prise dans la ferveur de l'agitation, se surprit à sortir une pièce de sa bourse et à la lancer.

La culpabilité l'assaillit presque aussitôt comme un rapace fondant sur sa proie. La culpabilité d'éprouver ce sentiment de liberté illégitime et interdit d'allégresse. Cette révélation lui fit comme un coup de poignard et elle tira aussitôt sur les rênes de l'étalon pour contourner le spectacle et poursuivre son chemin. L'incident lui rougit les joues de honte.

De fait, elle ne vit presque rien du reste de la ville, elle ne chercha même pas à regarder autour d'elle. Yuki suivit l'avenue jusqu'à la sortie comme une aveugle, les yeux fixés droit sur le sol, ne les relevant que pour contourner un éventuel obstacle. Elle prit instantanément la décision de préférer l'itinéraire des villages et des plaines, fuyant la ville et ses distractions comme la peste.

### 3.

Le crépuscule venant, alors que la fatigue d'une journée entière de chevauchée se faisait durement sentir dans ses jambes, ses bras et son dos, Yuki décida de s'arrêter. Le village suivant qu'elle traversa était un hameau d'environ deux ou trois-cents habitants qui ne comptait qu'une unique auberge. Un enfant attiré par son cheval lui indiqua le chemin avant que la voix de sa mère ne le rappelle. L'adolescente constata que des lanternes de papier étaient progressivement allumées le long des toits, apportant un peu de lumière à la route, et elle se rendit compte qu'elle n'en avait elle-même pas emporté.

La taverne possédait une petite courée encadrée de murets bas et dont la porte devait rester constamment ouverte. Yuki mit pied à terre, grimaçant face aux courbatures, avant d'y pénétrer. Un homme, un tissu sale dans les mains, sortit à sa rencontre.

— Bonjour, pour dormir ou pour manger ?

— Les deux. Est-ce qu'il y a une écurie ?

— Oui, viens.

L'homme, elle ne savait s'il s'agissait de l'aubergiste ou d'un simple employé, ne sembla pas se poser de questions sur son âge et lui fit signe de le suivre. L'écurie jouxtait le bâtiment principal mais ne consistait qu'en un large préau muni de barrières et d'abreuvoirs.

— Si tu veux qu'on s'occupe de lui, il faudra ajouter un petit supplément, lui signala l'homme alors qu'il prenait la longe.

Yuki considéra un instant l'idée. Elle ne se sentait pas suffisamment en forme pour étriller elle-même l'animal mais le *petit* supplément pouvait s'avérer conséquent. Elle accepta finalement, exigeant toutefois de voir celui qui s'occuperait de sa monture. Celui-ci s'avéra être celle-ci, une femme entre deux âges et assez mal vêtue mais qui se dirigea vers l'étalon avec des gestes presque maternels. Rassurée, Yuki accepta d'être conduite à l'auberge alors que l'homme portait son sac.

L'auberge était construite à la mode du pays voisin, dont la frontière était toute proche, ce qui la déstabilisa d'abord. La pièce principale possédait tables et chaises situées dans une grande salle commune, et non coussins, tatamis et tables basses qui se seraient trouvés dans de petites pièces séparées par des *shoji*, servait bière comme saké ou soju et accueillait tous les voyageurs de passage. Les soirs d'été, la salle devait être bondée.

Le feu dans la cheminée lui réchauffa incroyablement le cœur, si bien que Yuki décida de manger tout de suite et de ne pas s'exiler dans sa chambre, qui se trouvait à l'étage. Évidemment, l'homme lui demanda de payer d'avance.

L'adolescente prit place dans un coin de la salle, à une table seule, écoutant distraitement les conversations alentour. Elle remarqua que presque la moitié d'entre eux n'arboraient pas les traits asiatiques communs à Yuki et ses pairs mais de grands yeux marron, des cheveux courts, parfois des barbes épaisses et semblaient physiquement beaucoup plus grands et plus larges.

Des étrangers venus du pays voisin. Elle sentit d'abord une lame de peur se ficher dans son ventre – elle n'avait entendu parler de ces hommes que dans les conversations des servantes – puis constata qu'ils parlaient dans sa langue et se mêlaient parfaitement bien aux autochtones. Elle fut rassurée, ce qui ne l'empêcha pas de les observer à la dérobée sans parvenir à brider sa curiosité.

Le temps filait comme elle restait plongée dans ses pensées et la nuit totale tomba rapidement. D'autres personnes, des villageois habitués du lieu pour la plupart, arrivèrent également, et les courtisanes firent leur entrée.

Yuki ne savait d'elles que ce que les servantes lui en avaient dit lorsqu'elle les questionnait par curiosité, et fut à la fois étonnée et émerveillée de les voir paraître devant elle. Elle pensait que ces dernières ne vivaient qu'au sein de grandes *okiya*, ces maisons où elles étaient élevées et formées, confinées comme des bijoux précieux réservés à la distraction des hommes riches. Elle ne s'attendait pas à en rencontrer dans une simple auberge de village. Les jeunes femmes, ordinairement, servaient des petits groupes de personnes dans des pièces séparées et plus intimes pour y jouer de la musique ou danser. Ici, elles vinrent directement dans la grande salle, suivant les étranges coutumes du pays voisin.

Le visage des courtisanes était couvert d'une poudre blanche qui leur donnait un air fantomatique, leurs yeux étaient délicatement maquillés de noir ou de couleurs vives et les rondeurs de leurs lèvres étaient mises en valeur par du rouge sombre ou brillant. Leurs vêtements, qui, contrairement à ceux de leurs consœurs des grandes villes, n'étaient pas de satin ou de soie

mais de tissu simple, bruissaient tout de même comme les ailes d'une fée par le simple fait d'être portés par des jeunes filles plus belles les unes que les autres. Leurs cheveux remontés sur leur tête dans des coiffures complexes lui firent l'effet d'un champignon bizarre, mais les ornements scintillants avaient quelque chose de raffiné et de luxueux qui la fascina.

Les jeunes femmes étaient trois et l'une d'entre elles dut s'apercevoir de la manière dont Yuki la regardait, pleine d'une curiosité candide, car elle glissa vers elle à tout petits pas, un sourire sur le coin des lèvres, son kimono coloré effleurant le sol. Il était d'un rouge vif qui rappelait la teinte de ses lèvres, et ornementé de fils dorés. L'*obi* qui enserrait sa taille et se nouait de manière complexe dans son dos était encore plus décoré de mille broderies magnifiques. Le kimono était de belle facture, indéniablement, et Yuki l'admirait. Malgré la richesse de sa famille, son père, très strict, ne l'aurait jamais laissé porter ce genre de vêtements affriolants.

Elle se sentit aussitôt mal à l'aise lorsque la courtisane prit place à côté d'elle, soutirant des regards envieux à ses voisins, et posa une main sur son épaule.

Une main fine et blanche, presque osseuse. Yuki déglutit.

— Quel petit jeune homme que voilà ! s'exclama-t-elle. Tu t'es éclipsé de chez toi pour venir ici ?

Yuki secoua négativement la tête, sentant le rouge lui envahir les joues, réaction qui tira un rire angélique à la jeune fille.

— Quel timide ! Donne-moi ta coupe, tu n'as pas pris de saké ? Shiro ! Apporte une bouteille ici !

L'adolescente essaya tant bien que mal de la repousser mais un serveur apparut presque instantanément, apportant une

bouteille de porcelaine blanche. Il lui versa une coupe pleine qu'il lui glissa dans les mains avant de s'incliner et repartir.

— Bois donc, ça te réchauffera. Au fait, je m'appelle Sayuri.

Elle adressa un large sourire à Yuki, les yeux pétillants. Si proche d'elle, la fille du Daimyô se rendit compte qu'elle devait être beaucoup plus jeune que ce à quoi elle s'était attendue. L'adolescente porta brusquement la coupe à ses lèvres et en but le contenu d'un trait.

Sayuri eut une expression surprise qui se transforma en rire un peu inquiet et gentiment moqueur lorsque Yuki manqua de s'étouffer et recracha la moitié de la coupe. Son rire contamina la table voisine et elle se pencha vers l'adolescente pour éponger un peu de saké du bout de sa manche.

— Petit mais courageux hein ? fit-elle d'une voix cristalline.

— Sayuri ! Viens nous voir, tu nous abandonnes ? perça une voix dans le brouhaha.

La courtisane lui adressa un léger sourire, épousseta quelque chose sur son épaule de cette main toute fine, puis se leva pour rejoindre une nouvelle table. Yuki la suivit du regard jusqu'à ce qu'elle soit assise près d'un autre homme, et continua à la fixer durant un long moment. Sayuri semblait épanouie dans une féminité qui fascinait chacun des hommes présents, elle rayonnait, dans cet environnement un peu triste, de toute sa lumière. Comme si aucune des mains de ces hommes ne pouvait la salir. Elle était à la fois servante et maîtresse, soumise au contenu de leur bourse mais dirigeant leurs désirs et n'accordant de faveurs et de regards qu'à ceux à qui elle le souhaitait. Cette impérialité qui se dégageait d'elle, cette force éblouit littéralement l'adolescente qui n'avait jamais rêvé d'atteindre

ce genre de perfection, encore trop jeune pour s'imaginer être femme un jour.

Yuki quitta finalement la pièce, s'arrachant malgré elle à sa contemplation pour gagner sa chambre, sentant l'épuisement se rappeler à elle et à ses muscles endoloris. Alors qu'elle jetait un dernier coup d'œil vers la salle comble, elle croisa le regard de Sayuri qui leva discrètement la main pour lui faire un signe d'au revoir. D'abord surprise, Yuki lui répondit d'un hochement de tête qui fit sourire la courtisane, puis grimpa l'escalier.

Allongée dans son futon, la fille du Daimyô entendit encore durant plusieurs minutes le brouhaha en provenance de la salle, puis finit par s'endormir. Et la nuit recouvrit ses rêves.

#### 4.

Pour son frère, la calligraphie était plus qu'une passion, elle était l'essence même de sa vie. Souvent, le soir venu, Yuki s'accroupissait dans un coin pour le regarder faire, fascinée par l'habileté de son poignet et intimidée par le sérieux de son visage. C'était un garçon minutieux et perfectionniste. Alors que son pinceau aux poils longs glissait sur le papier traditionnel, son bâton d'encre était soigneusement déposé près de la pierre à broyer où l'encre se diluait lentement dans de l'eau pure.

Yuki rêva de lui cette nuit encore. Son visage restait plongé dans une ombre inconnue et seule sa main, vivace, traçait ces signes inlassablement.

Elle s'éveilla le cœur alourdi d'un malaise sourd, angoissant.  
*Il ne peut pas être mort, pensa-t-elle. Pas encore.*

Elle se leva aussitôt et rangea ses maigres affaires avant de descendre. La salle, bondée la veille, était vide mais déjà propre, sans doute nettoyée durant la nuit par les employés. Yuki se dirigea vers la sortie, remettant distraitement en place le bandeau sur son front. Ayant payé à son arrivée, elle ne voyait pas l'utilité d'aller réveiller l'aubergiste pour signaler son départ.

Elle ne ralentit qu'un instant au souvenir de la beauté magique de Sayuri au milieu de la soirée.

Dehors, le froid était particulièrement vivifiant en cette heure matinale. Elle frissonna et se dirigea vers l'écurie.

L'étalon attendait patiemment, visiblement remis de sa propre fatigue. Yuki entreprit de l'équiper, ce qui se révéla une tâche particulièrement difficile à cause de sa petite taille. Elle prit la liberté d'utiliser un tabouret de bois déposé non loin de là pour s'aider à remettre la trop lourde selle en place. Avait-elle bien fixé les sangles ? La selle était-elle suffisamment serrée ?

Après avoir flatté l'encolure de l'étalon avec une douceur fraternelle, un peu essoufflée par l'effort, elle détacha la longe et le guida hors de l'écurie, ses sabots produisant un son crissant dans la neige. À cette heure, alors que le soleil se levait à peine et que l'ombre de la nuit planait encore, un silence presque irréel était maître des lieux. La fraîcheur et l'immobilité apaisaient Yuki, lui donnant l'impression que le monde s'était figé comme s'il attendait patiemment qu'elle remplisse sa mission et revienne.

À travers le silence, le cri résonna comme s'il était tout proche. L'adolescente s'immobilisa aussitôt. Sayuri ?

C'était sa voix. Bien que Yuki ne l'ait entendue parler que brièvement, elle se rendit compte qu'elle pouvait la reconnaître aussi sûrement que celle de sa propre mère.

Un deuxième cri, plus faible, fit écho au premier et la fille du Daimyô, sans réfléchir, se précipita vers son origine, tirant l'étalon derrière elle. Il lui suffit de contourner l'auberge pour déboucher dans la cour intérieure et y trouver la courtisane. Elle était à genoux et un homme, qui devait être l'aubergiste, lui agrippait brutalement les cheveux. Il renversa sa tête en arrière et la gifla. À nouveau Sayuri poussa un cri étranglé.

— Arrêtez !

Yuki ne s'approcha que de quelques pas mais sa voix jaillit sans même qu'elle en ait conscience. L'aubergiste sursauta et se tourna vers elle. Il parut d'abord mal à l'aise mais reprit rapidement le dessus sur ses émotions en constatant qu'il n'avait affaire qu'à un jeune garçon.

— La sortie est de l'autre côté, déclara-t-il sèchement.

— Lâchez-la.

Le regard implorant de Sayuri croisa celui de Yuki, qui raffermi sa position, sentant sa détermination se renforcer.

— Ta mère ne t'a jamais dit de ne pas te mêler de ce qui ne te regarde pas ? gronda encore l'aubergiste. Va-t'en tout de suite.

— Je vous ai dit de la lâcher.

L'aubergiste soupira profondément, plutôt exaspéré qu'inquiété par la situation. Il poussa brutalement Sayuri contre le mur de l'auberge et se dirigea vers Yuki qui, rassurée par la présence de l'animal derrière elle, ne recula pas. L'homme parvint à quelques pas d'elle, la surplombant de toute sa taille.

— Va-t'en si tu ne veux pas être blessé.

— Alors laissez Sayuri tranquille.

— Nom de... ! Tu ne veux pas comprendre hein ?

Il attrapa brutalement Yuki par le col et la gifla sèchement du dos de la main, suffisamment fort pour la faire tomber au sol. L'étalon s'esclaffa et frappa le sol de ses sabots, mais cette démonstration de force ne parut faire ni chaud ni froid à l'aubergiste. Si son adversaire avait été un homme dans la force de l'âge, sans doute aurait-il réagi autrement, mais il ne s'agissait que d'un enfant et il était particulièrement de mauvaise humeur.

— Déguerpis ! Sale môme va...

Visiblement persuadé que l'adolescente obéirait cette fois, il se détourna et repartit en direction de Sayuri d'un pas ennuyé. Il cracha négligemment sur le sol avant de s'essuyer la bouche d'un coin de sa manche.

Yuki se releva, la colère prenant le pas sur sa peur, et courut se placer entre l'aubergiste et Sayuri, toujours affalée sur le sol. L'homme jura, exaspéré, puis cria :

— Hey Setsuo ! Viens voir un peu là !

Un homme que Yuki reconnut être l'un des serveurs de la veille, aussi grand et aussi large que l'aubergiste, mais plus jeune, sortit par la porte de l'auberge.

— Ouaip ?

— Prends-moi le cheval là-bas, il est à nous maintenant, et vire-moi ce gamin.

Yuki sentit un brusque accès d'angoisse l'envahir. Le dénommé Setsuo se dirigea vers l'étalon dont il saisit fermement la longe avant de commencer à l'entraîner vers l'écurie.

— C'est mon cheval ! s'écria Yuki. Laissez-le !

— Eh ! fit l'aubergiste, couvrant facilement sa voix de la sienne. Je t'ai dit de ficher le camp. Tu ne le fais pas, tant pis pour toi. Maintenant décampe avant que je ne décide de te refaire le portrait à toi aussi !

— Et mon cheval ?

— Pas encore compris ? Ton cheval, c'est le paiement pour m'avoir embêté comme ça dès le matin.

Yuki se crispa et jeta un regard à l'aubergiste avant de partir en flèche en direction de l'homme qui emmenait l'étalon. Elle

s'agrippa à la manche de celui-ci comme une véritable furie, essayant de toutes ses forces de lui faire lâcher prise.

— Rendez-le-moi !

L'homme essaya de la repousser mais l'adolescente planta ses dents dans son poignet, presque enragée. Il poussa malgré lui un cri de douleur et de surprise. Il laissa tomber la longue pour attraper Yuki par les cheveux et lui tirer la tête en arrière afin de lui desserrer la mâchoire, sans succès.

L'aubergiste, véritablement furieux cette fois, apparut derrière elle et son genou la cueillit au creux de l'estomac. Yuki hoqueta de douleur et tomba sur le sol, ses mains crispées sur son ventre. Il glissa quelques mots à Setsuo qui repartit vers l'écurie. Yuki, dans un élan de panique, attrapa l'une de ses jambes avec force.

— Laissez-le ! C'est le cheval de mon frère !

L'homme la repoussa d'un coup de pied.

— Tenace ce gamin !

— Rendez-le-moi ! J'en ai besoin, j'en ai besoin pour sauver mon frère !

— Eh, se moqua-t-il, il pleure.

L'aubergiste haussa les épaules et attrapa Yuki par le bras, la souleva avec une facilité déconcertante et la traina jusqu'aux portes. Là, il la jeta sans ménagement dans la rue. Mais Yuki s'accrocha à ses vêtements, criant désespérément :

— Rendez-moi mon cheval ! Rendez-moi mon cheval !

L'homme la frappa cette fois au visage et Yuki, à demi assommée, s'écroula.

— Sois gentil et déguerpis si tu ne veux pas que je te fracasse le crâne. Ce que tu as eu, tu l'as cherché.

Il claqua les portes derrière lui et Yuki perçut clairement le bruit du verrou fermé. Affolée, elle se redressa encore et se précipita vers les battants qu'elle tenta vainement d'ouvrir.

— S'il vous plaît ! S'il vous plaît !

Elle tambourina durant de longues minutes jusqu'à ce que, épuisée, elle se laisse finalement glisser sur le sol. Le gout de sang qui lui avait envahi la bouche lui donnait envie de vomir et son ventre était très douloureux. Assise, elle se recroquevilla sur elle-même, emportée par une litanie de sanglots bruyants qu'elle ne tenta pas d'arrêter, laissant éclater son angoisse et son désespoir face à la perte de son cheval. C'était comme si son frère lui-même venait de lui être arraché.

Dans la rue personne ne faisait attention à elle. Un jeune garçon en pleurs ne devait pas être chose rare.

Yuki ne sentit d'abord pas la présence de Sayuri à côté d'elle et sursauta lorsque cette dernière posa une main sur son épaule.

Le visage de la jeune fille portait quelques stigmates de coups et ses cheveux étaient défaits. Les pleurs de l'adolescente s'affaiblirent brutalement, mais, lorsque la courtisane voulut essuyer ses larmes d'un coin de sa manche, elle se détourna.

— Est-ce que ça va ?

À nouveau, Yuki ne répondit pas.

— J'ai essayé de reprendre ton cheval mais il m'a battue encore plus, je suis désolée...

— J'ai besoin de mon cheval, il faut que je le récupère.

Sayuri s'assit à côté d'elle, les genoux repliés contre sa poitrine et, malgré son propre état, se montra profondément inquiétée par le sort de Yuki.

— C'est le cheval de mon frère, poursuivit celle-ci, j'en ai besoin pour le sauver.

— Ton cheval peut sauver ton frère ?

Yuki secoua vigoureusement la tête, essuyant ses joues par la même occasion.

— Je dois aller vers les montagnes. Il y a un herboriste, là-bas, qui pourrait le sauver. Mais je ne peux pas voyager à pied, c'est beaucoup trop loin...

Sa détresse réapparut aussitôt et Yuki camoufla un sanglot dans un reniflement maladroit.

— Où est-ce qu'il est, cet herboriste ? Comment est-ce qu'il s'appelle ?

— Je sais qu'il vit près d'un village de la plus haute montagne, mais je ne sais pas son nom.

— Tu veux parler de Nabari ? Mais il n'y a pas d'herboristes là-bas. Ou en tout cas je n'en ai jamais entendu parler.

— Il y en a un, affirma Yuki avec force, je dois le trouver.

Sayuri pinça les lèvres, deux petites lèvres fines qui, sans maquillage, paraissaient sans défense. Puis elle porta brusquement une main à ses cheveux et détacha l'un de ses ornements dorés, garnis de perles, et le tendit à Yuki.

— Tiens. Si tu arrives à l'échanger tu pourras peut-être monter dans le charriot d'un marchand qui va jusqu'à Nabari.

Yuki la regarda, étonnée et sceptique.

— ... Tu me le donnes ?

Sayuri hochla la tête, souriante, et Yuki se demanda comment elle pouvait être aussi joyeuse.

— Et toi ? Tu vas rester à l'auberge ?

— Je suis seule et personne ne veut épouser de courtisane.  
Je n'ai pas le choix.

— Mais il va te battre encore.

— En fait, c'est rare. Aujourd'hui je l'avais mis en colère.  
Quand ton frère sera guéri, tu repasseras par ici ?

Yuki pencha la tête sur le côté, hésitante.

— Je ne sais pas.

Elle prit l'ornement et le glissa dans les cheveux de Sayuri.

— J'ai un peu d'argent dans mon sac, ça devrait être suffisant pour payer un marchand. Indique-moi simplement où je peux en trouver un.

— Tu es sûr ? Alors je vais te donner ceci à la place.

Sayuri ôta cette fois un bracelet, sans doute beaucoup moins coûteux que l'ornement, et le lui passa au poignet.

— Ça ? Pourquoi ?

— Prends-le, c'est un porte-bonheur. Il te portera chance pour sauver ton frère. C'est pour te remercier d'avoir essayé de m'aider. Mais j'aimerais bien, si jamais tu repasses par ici, quand il sera guéri, que tu me le rendes.

Yuki lui jeta un regard interrogatif.

— C'est un cadeau de ma mère, elle me l'a donné avant qu'elle me laisse ici.

— Alors garde-le, répliqua Yuki, horrifiée de devoir conserver quelque chose d'aussi précieux.

— Non, je n'ai rien d'autre à te donner pour te remercier.

— Tu as voulu me donner l'ornement.

— Il ne vaut que de l'argent. Toi, tu as perdu le cheval de ton frère pour moi.

Sayuri la regarda avec une détermination et un entêtement sincères qui empêcha Yuki de formuler davantage d'arguments. Elle hocha finalement la tête, sans pouvoir se détourner du visage de la courtisane. Sans maquillage, il y avait ce quelque chose de naturel qui lui concédait une beauté simple et une féminité délicate que Yuki ne pensa même pas à jalouser.

— Il faut que j'y aille, murmura-t-elle, où est-ce que je peux trouver les marchands ?

— Les caravanes et les colporteurs partent de la place un peu plus loin, si tu te dépêches, peut-être qu'un ou deux sont encore là.

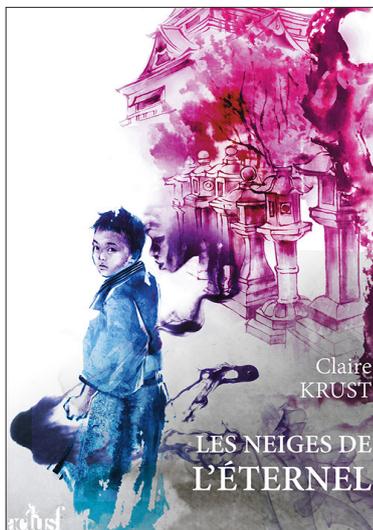
Yuki hocha la tête et se redressa, un doigt effleurant le bracelet autour de son bras.

— Essaie de revenir, hein ?

L'adolescente tenta un petit sourire mais ce qui étira ses lèvres ressemblait davantage à une grimace. Sayuri la regarda s'éloigner, immobile.

*(Fin de l'extrait)*

Dans un Japon féodal fantasmé, cinq personnages racontent à leur manière la déchéance d'une famille noble. Cinq récits brutaux qui voient éclore le désespoir d'une jeune fille, la folie d'un fantôme centenaire, les rêves d'une jolie courtisane, l'intrépidité d'un garçon inconscient et le désir de liberté d'un guérisseur. Le tout sous l'égide de l'hiver qui s'en revient encore.



Jeune lilloise, étudiante en métiers de la rédaction, Claire Krust signe ici un premier roman envoûtant, cruel et poétique.

## À RETROUVER SUR NOTRE SITE :

En papier : 18 €  
([clie](#))

En numérique : 5.99 €  
([clie](#))

## EN LIBRAIRIE :

harmonia mundi  
*livre*

ISBN : 978-2-917689-92-9